

COMIQUE ET SÉRIEUX

Écouter avec un large sourire le deuxième mouvement de la huitième symphonie de Beethoven est un raffinement réservé au mélomane capable de repérer une facétie dans le fait que l'orchestre bat la mesure avec une régularité de métronome. Beethoven se moque amicalement de Maelzel, qui venait d'inventer cet instrument.



Rire lorsque Pascal trouve une ressemblance dans la manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie (Pensée 745, édition Lafuma, Seuil, 1963) est une preuve d'érudition. Salomon de Tultie n'est pas inconnu au bataillon : son nom est l'anagramme de Louis de Montalte, et Louis de Montalte est le pseudonyme sous lequel Pascal a publié *Les Provinciales* !

Comme ceux-là, beaucoup de traits d'humour tombent à plat si on ne connaît pas le contexte. Le sérieux résiste mieux au temps. Du coup, les personnages passés paraissent plus austères qu'ils n'étaient, leurs plaisanteries ayant cessé d'être comprises.

En plus, le comique, en tant qu'opposé du sérieux, souffre de ce que le sérieux sert aussi à désigner la bonne qualité (« un travail sérieux »). D'où une assimilation implicite du comique à une qualité médiocre. Rares sont les comiques ayant le statut de gloires nationales comme Rabelais ou Molière. Quant aux auteurs sérieux, ils perdraient du prestige si nous nous souvenions qu'ils ont ri. Que des auteurs comiques fassent des blagues est dans l'ordre. Mais que des auteurs sérieux en fassent, ce n'est pas sérieux ! Si bien que, même quand elles sont encore compréhensibles, nous n'en

parlons guère. Il est vrai que le poème où Mallarmé raconte qu'une élégie le fait facilement pleurer – pourvu qu'il fende des oignons ! – n'ajoute rien à sa gloire. En revanche, on a tort de ne se souvenir de Boileau que pour ses sentencieuses *Satires* et son laborieux *Art poétique*, alors que sa parodie du *Cid*, elle, est alerte et drôle.

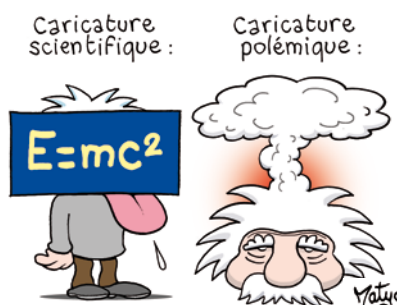
Heureuse exception : la photo d'Einstein tirant la langue est souvent reproduite. Profitons-en pour retenir la leçon qu'elle donne. Être un farceur n'empêche pas d'être un grand penseur.

CARICATURISTE ET SCIENTIFIQUE

Un caricaturiste doit repérer l'essentiel, et s'y tenir. Il a l'œil. En quelques coups de crayon, il dessine les traits permettant de reconnaître aussitôt telle ou telle célébrité. Fin, il discerne quels détails la caractérisent, et ne s'encombre pas des autres.

On a tort de considérer son art avec condescendance. S'exclamer : « Ce que vous dites là est caricatural ! » ne devrait pas être un reproche, mais un compliment : « Vous grossissez le trait. Grâce à cela, nous sommes obligés de voir quelque aspect des choses que nous n'avions pas su voir, ou préférons nous dissimuler. »

La démarche du caricaturiste en rappelle une autre. Un scientifique doit repérer l'essentiel, et s'y tenir. En quelques équations, il synthétise les éléments caractéristiques de tel ou tel phénomène. Il ne s'encombre d'aucun détail superflu. Grâce à cela, il perçoit des aspects du phénomène qui échappent au regard ordinaire.



Que conclure de ce rapprochement ? Ce sera au choix, selon les convictions de chacun : 1) Le caricaturiste est aussi pénétrant que le scientifique, ou 2) Le scientifique caricature la réalité...

LIEU COMMUN ET BIEN PUBLIC

Lorsqu'un milliardaire sort de son palace et utilise un bien public (une route, par exemple), nul n'a l'impression que cela l'appauvrit. Un penseur n'a pas cette chance. Si riche soit sa pensée, chaque ligne qu'il écrit ne peut être d'une nouveauté radicale. Pourtant, des lecteurs se trouveront pour lui en faire grief, et lui reprocher son incapacité à éviter les lieux communs.

L'expression « lieu commun » est dévalorisante. Comme si ce qui est commun à tous était, de ce fait, dépourvu de valeur ! On devrait user d'une expression non péjorative : « bien public ». En citant une idée



connue, un penseur ne ferait qu'utiliser un bien public. Son statut ne serait pas plus dégradé que celui d'un milliardaire prenant la route.

Mais il se peut que l'obsession des penseurs d'être le premier, le seul, l'unique, soit plus vive que l'obsession des milliardaires d'être le plus riche. En ce cas, « bien public » subira, parmi les penseurs, la même dépréciation de sens que « lieu commun », et la substitution que je propose aura été vaine. Voire néfaste, si ce discrédit s'étend à tous les biens publics dont une société a besoin. ■